

Quelques aspects linguistiques de la traduction thaï-français

Suthisa ROJANA-ANUN *

Résumé

La traduction vers une langue étrangère est généralement déconseillée. Or, les francophones natifs qui peuvent traduire seuls du thaï vers le français ne sont pas nombreux. Les traducteurs thaïs francophones sont parfois professionnellement sollicités pour traduire vers le français qui n'est pas leur langue maternelle. La « traduction en équipe » (un partenaire natif du thaï avec un partenaire natif du français) est une pratique permettant de remédier à cette carence. Le partenaire natif du thaï doit transmettre au partenaire natif du français, de façon claire, complète et correcte, le contenu, les caractéristiques du message, et toute information nécessaire pour effectuer la traduction. La qualité de la traduction dépend en grande partie de la qualité de la transmission.

Les systèmes linguistiques du thaï et du français diffèrent en plusieurs points. Ces écarts peuvent être source de difficultés, voire d'erreurs lors de l'activité de la traduction d'une langue vers l'autre. Cet article a pour principal objectif de passer en revue les problèmes linguistiques les plus courants dans la traduction thaï-français en particulier lorsqu'elle est effectuée par un traducteur thaï non natif du français, travaillant seul ou en partenariat avec un francophone natif. L'inventaire n'est pas exhaustif. Les aspects abordés sont les suivants : l'attribution du

genre et du nombre ; la nature et la fonction des unités linguistiques ; le découpage de la phrase ; l'expression du temps ; l'emploi des emprunts ; le traitement orthographique des noms propres et des emprunts ; la qualité esthétique et stylistique ; la prise en compte de la dimension culturelle.

Introduction

Idéalement, un traducteur ne devrait traduire que vers sa langue maternelle. Traduire vers une langue étrangère est en principe contre-indiqué. « On ne peut plus, passé l'adolescence, parvenir à manier une langue comme si elle était maternelle. L'aisance d'expression dans la langue maternelle, les effets stylistiques que permet le maniement intuitif de la langue sont inaccessibles à l'expression en B. De la traduction de l'information à la transmission de l'émotion, la langue d'expression exige une intuition de plus en plus sûre. On peut prétendre arriver dans une langue B à une grande correction lexicale et grammaticale mais, dans une langue A, le traducteur y ajoute du naturel, de la pertinence, parfois de l'élégance et toujours un sens très sûr de la langue. » (Lederer, 1994: 150). Précisons que « la langue A » signifie ici la langue maternelle et « la langue B », la langue étrangère vers

* Enseignante du département de français, faculté des Arts libéraux, université Thammasat.

laquelle la traduction doit être effectuée. Cependant, contrairement aux langues de grande diffusion comme l'anglais, le chinois, l'espagnol ou le français, le thaï est une langue relativement « de petite diffusion », les traducteurs parfaitement bilingues ou les traducteurs francophones natifs qui ont une compétence suffisante en thaï pour effectuer seuls la traduction thaï-français sont peu nombreux. La technique de la « traduction en équipe », c'est-à-dire en binôme, composé d'un partenaire natif du thaï et d'un partenaire natif du français, peut pallier à cette pénurie. Cette démarche décrite par Gérard Fouquet (Fouquet, 1994) se résume en trois temps : la « compréhension approfondie du texte » par le partenaire thaï ; la « présentation générale du texte en français » effectuée oralement par le partenaire thaï à son coéquipier français avec l'indication du cadre formel (type de texte, registre de langue, ton général du texte, etc.) et le détail du contenu (idées principales, plan du texte, idées importantes et leurs relations) ; la « traduction proprement dite » par le francophone natif avec la dernière vérification par son partenaire thaï. Précisons que le francophone natif n'a pas besoin de connaître le thaï. En revanche, ses qualités de rédacteur dans sa langue maternelle sont primordiales car son rôle principal est de formuler en français le contenu du texte transmis par son partenaire thaï en transposant les caractéristiques du texte original.

Lors de la première étape, de multiples difficultés peuvent survenir, plusieurs sont dues à la grande différence entre le thaï et le français. Ces deux langues étant typologiquement très éloignées : le thaï appartient au groupe Tai (ou Kadaï ou Tai-Kadaï selon les auteurs) et le français au groupe des langues romanes. L'alphabet du français provient de l'alphabet latin, celui du thaï est inspiré de l'alphabet khmer, lui-même d'origine indienne. Le système phonologique du thaï qui est une

langue tonale, avec opposition de longueur vocalique, comporte de nombreux phonèmes inexistantes en français et vice versa. De point de vue morphosyntaxique, les deux langues diffèrent substantiellement. Le thaï est une langue isolante, les mots sont invariables (Delouche, 2009: 10), contrairement au français, langue flexionnelle. De toutes ces différences, il découle que la traduction en français peut obliger à introduire des informations absentes dans l'original en thaï, par exemple, l'indication du genre et du nombre.

Nous ne ferons pas ici une étude exhaustive de tous les aspects linguistiques en jeu. Nous aborderons uniquement ceux qui causent les difficultés les plus courantes lors de l'activité de la traduction thaï-français par les traducteurs non natifs du français travaillant seuls (pratique fortement déconseillée mais il existe des cas d'urgence où l'alternative n'est pas possible) ou en partenariat avec des francophones natifs. Ces difficultés ne devraient pas se poser avec la même acuité pour un traducteur parfaitement bilingue. Par ailleurs, les traducteurs natifs du français mais non natifs du thaï qui effectuent seuls la traduction thaï-français n'auraient pas forcément les mêmes problèmes abordés ici. Pour eux, les problèmes sont davantage en rapport avec la bonne et pleine compréhension du texte thaï.

Dans cet article, nous allons traiter les aspects linguistiques suivants : l'attribution du genre et du nombre, la nature et la fonction des unités linguistiques, le découpage de la phrase, l'expression du temps, l'emploi des emprunts, le traitement orthographique des noms propres et des emprunts, la qualité esthétique et stylistique et en dernier lieu, la prise en compte de la dimension culturelle. Les exemples utilisés ici sont soit empruntés à des traductions publiées, soit de notre propre fabrication ou rencontrés lors de notre cours de

traduction thaï-français donné à l'université Thammasat. Notons que les traductions publiées ne sont pas toutes issues de la démarche « traduction en équipe », certaines sont réalisées par des traducteurs francophones natifs travaillant seuls ou ne précisant pas qui sont leurs partenaires.

L'attribution du genre et du nombre

Dans les phrases en français, les noms et les adjectifs portent généralement la marque du genre (masculin ou féminin). Pour la grande majorité des substantifs en français, le genre grammatical est purement formel, arbitraire, il n'apporte aucun sens supplémentaire. Mais pour les personnes et les animaux, le genre correspond au sexe, avec quelques exceptions pour des mots n'ayant qu'un seul genre comme « poisson », « moustique », « baleine », etc. Or, en thaï, il arrive souvent qu'aucune indication ne soit présente dans le texte pour permettre d'identifier le sexe. Une phrase comme « คนขายหนังสือพิมพ์ตายแล้ว » ne permet pas de savoir si le terme « คนขายหนังสือพิมพ์ » renvoie à un vendeur ou à une vendeuse de journaux. Le contexte socioculturel et situationnel peut aider à identifier le sexe. Mais lorsqu'il n'y a pas d'indications suffisantes pour l'identifier, le genre masculin est souvent préféré. Notons que dans les cas où il est nécessaire de préciser, les moyens pour marquer le sexe existent dans les deux langues, par exemple, en ajoutant « ผู้หญิง / ผู้ชาย » (femme / homme), « ตัวเมีย / ตัวผู้ » (femelle / mâle) : « ครูผู้หญิง » (un professeur femme, ou plus récemment une professeure), « เต่าตัวผู้ » (une tortue mâle), etc.

L'emprunt lexical du thaï en français nécessite généralement l'attribution du genre

à cet emprunt car un substantif thaï n'a pas de genre grammatical. Le masculin est généralement choisi car il peut être considéré en quelque sorte comme le genre neutre, non marqué. Quant au genre féminin, il peut être motivé soit par les habitudes linguistiques des Français (par exemple, les mots se terminant par « -té » sont généralement au féminin), soit par la nature du référent (par exemple, un nom animé comme une *Farang*), soit par le genre des termes en français pris comme équivalents (par exemple, le mot *touktouk* serait masculin parce qu'il est pris comme terme équivalent de *taxi-tricycle* ou le mot *wat* comme terme équivalent de *temple*). Cependant, la plupart des emprunts du thaï en français portent le genre masculin, par exemple, le *namphrik* qui est pourtant défini généralement comme « une sorte de sauce » ou le *tomyam*, « une sorte de soupe ». Ces deux exemples illustrent le statut du genre neutre souvent associé au genre masculin en français et la préférence du masculin pour la formation des néologismes.

Quant à l'indication du nombre, elle correspond à la réalité extralinguistique et elle est obligatoire en français à la différence du thaï où elle est généralement facultative. Sans recours aux éléments extérieurs, il est, par exemple, impossible de savoir si le terme « นักศึกษา » dans la phrase « เมื่อเข้านี้มีนักศึกษามาหาอาจารย์ » correspond à « un étudiant », « une étudiante », « des étudiants » ou « des étudiantes ». Le traducteur doit ici faire appel au contexte pour formuler l'hypothèse la plus probable concernant l'indication du genre et du nombre.

La nature et la fonction des unités linguistiques

Malgré la grande distance qui sépare le

thaï du français, les deux langues ont quelques similitudes morphosyntaxiques. L'ordre des unités dans une phrase affirmative simple est, par exemple, plus ou moins le même : sujet → verbe → complément. Dans les deux langues, les noms et pronoms peuvent fonctionner comme sujets de la phrase. Mais cette ressemblance peut induire en erreur. Par exemple, l'usage des prénoms ou des surnoms comme pronoms personnels (à la place de « je » et de « tu »), usage très fréquent en thaï, ne fonctionne pas en français. Une phrase comme ชายรักหญิง dans un dialogue où Chai dit à Ying qu'il l'aime ne se traduit normalement pas en français par le mot à mot « Chai aime Ying » mais par « Je t'aime » ou bien « Ying, je t'aime. ». Le français ne permet normalement pas l'emploi des surnoms ou des prénoms à la place des pronoms sujets des deux premières personnes (« je » et « tu ») alors qu'en thaï, cet usage est généralisé notamment entre les personnes proches (amoureux, amis, famille, etc.). Cette divergence entre les deux langues semble ne pas poser de problème pour la traduction car la plupart du temps, le contexte aide à lever l'ambiguïté mais il existe des cas où il est difficile de savoir si l'usage d'un prénom dans une phrase correspond à la première ou à la troisième personne, par exemple, dans certains textes narratifs (romans, récits, correspondances) notamment lors de l'emploi du discours indirect libre.

Le découpage de la phrase

En français, les mots sont séparés les uns des autres par des espaces, une phrase commence par une lettre majuscule et se termine par un point ou d'autres signes de ponctuation comme le point d'interrogation, le point d'exclamation, etc. Dans une phrase

en thaï, les mots sont collés les uns aux autres, l'espace est utilisé pour séparer des unités plus grandes comme les propositions ou les phrases, généralement aucun autre signe de ponctuation n'indique le début ou la fin d'une phrase. Il n'y a pas non plus de distinction entre majuscule et minuscule. Dans la traduction thaï-français, à part les espaces, c'est l'analyse du sens qui permet de délimiter des unités de signification en thaï et ensuite de produire un certain nombre de phrases en français. Cette étape se fait normalement sans grande difficulté, elle exige simplement un travail de restructuration des phrases qui peut varier selon le style visé pour la rédaction en français.

Pour illustrer la liberté du traducteur de découper les phrases et de mettre des signes de ponctuation là où cela lui semble le plus approprié dans sa traduction, nous allons citer trois traductions d'un même extrait du roman ตีลังสูง ชูหนัก de Nikom RAYAWA (นิคม รายยาว, ๒๕๔๗) qui a été édité en thaï pour la première fois en 1984 (l'édition que nous citons pour ce travail est celle de 2004). La première traduction en français est celle d'Achara Chotibut et Jean-Claude Neveu (*Pentes raides, Troncs lourds*, 1988), la deuxième est celle de Jean P.A. Toureille-Lichtenstein (*Berges hautes, troncs lourds*, 1995), et la troisième de Marcel Barang (*L'empailleur de rêves*, 1998). La première traduction, publiée dans l'ouvrage *Florilège de la littérature thaïlandaise* (1988), est un extrait alors que les deux autres traducteurs ont traduit l'ouvrage entier.

Texte original :

“หลังจากผ่านมามาจนถึงวันนี้ เขารู้สึกคล้าย
โล่งอกที่ได้ขจัดอะไรบางอย่างในใจ ช้างไม้ตั้งอยู่ใน
เพิงมุงหญ้าคา ไม่ว่าใครจะชอบหรือไม่ชอบ มันก็
อยู่ตรงนั้น มีความหมายเฉพาะของมัน เขาไม่เคย



นึกถึงเรื่องนี้มาก่อน มีแต่รู้สึกว่าจะต้องทำ เขาไม่รู้ตัว มันเป็นภาระ เป็นหน้าที่ เป็นความรับผิดชอบอะไรสักอย่าง ที่มีแรงกระตุ้นลึก ๆ ข้างในให้เขาพยายามจับลิ้นขึ้นตอก” (นิคม รายยาว, ๒๕๔๗: ๑๐๕)

Traduction n°1 (par Achara Chotibut et Jean-Claude Neveu) :

« Depuis ce jour, il s'était senti soulagé d'avoir pu se libérer de certaines choses qu'il avait sur le cœur.

L'animal était installé dans ce hangar au toit recouvert de paille. Que les gens l'aiment ou non. Il était là, porteur d'une valeur particulière. Il n'y avait jamais songé auparavant, mais, de manière intuitive, il avait senti qu'il devait le faire ; c'était un devoir, une obligation. La conscience de sa responsabilité l'avait poussé à se saisir d'un marteau et d'un burin. » (*Florilège de la littérature thaïlandaise*, 1988: 374)

Traduction n°2 (par Jean P.A. Toureille-Lichtenstein) :

« A compter de ce jour, il se sentit soulagé de s'être débarrassé d'un si gros poids dans le cœur. L'éléphant se dressait à l'intérieur de l'appentis recouvert d'herbe à paille. Que cela plaise ou non aux gens, il était bien là ! Il avait sa propre signification bien à lui et à laquelle Kham-Ngaï n'avait jamais pensé, auparavant. Il avait tout juste eu, sans être vraiment conscient, le sentiment qu'il se devait de le sculpter. C'était une obligation ! C'était un devoir ! C'était, en quelque sorte, une responsabilité qui l'avait stimulé, jusqu'au plus profond de lui-même, à s'efforcer de prendre la gouge et de frapper dessus. » (*Berges hautes, troncs lourds*, 1995: 78)

Traduction n°3 (par Marcel Barang) :

« De ce premier jour à aujourd'hui, Cam-ngai s'était débarrassé de bien des

choses dans son cœur et il se sentait comme soulagé. Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, l'éléphant était bien là, sous le toit d'herbe de la remise. Il avait sa propre signification, dont Cam-ngai n'avait jamais eu conscience ; il avait seulement eu le sentiment qu'il devait le faire. C'était son fardeau, son devoir, et il ne pouvait s'y soustraire. Une force au tréfonds de lui-même l'avait incité à se saisir du ciseau et à se mettre à l'œuvre, c'était une façon d'assumer ses propres responsabilités. » (*L'empailleur de rêves*, 1998: 75)

Les traducteurs de ces trois traductions découpent différemment les phrases. Dans la traduction n°1, un retour paragraphe a même été ajouté après la première phrase. Les signes de ponctuation aussi ne sont pas les mêmes, par exemple, « [...] c'était un devoir, une obligation. » (Traduction n°1), « C'était une obligation ! C'était un devoir ! » (Traduction n°2), « C'était son fardeau, son devoir, [...] » (Traduction n°3). L'interprétation des traducteurs des trois versions semble ici légèrement varier, ce qui donne l'emploi de différents signes de ponctuation : le point exclamatif ne provoque pas tout à fait le même effet que la virgule ou le point final.

L'expression du temps

Le choix des temps verbaux est une des difficultés fréquentes dans la traduction thaï-français. L'indication temporelle est une obligation morphologique en français (conjugaison des verbes). En revanche, en thaï, le moyen pour situer les énoncés dans le temps est souvent un ajout de particules ou d'éléments de type lexical ; et lorsque le contexte permet déjà de situer les événements dans le temps, cet ajout est superflu.

Les traducteurs doivent choisir les temps verbaux en français selon les indications dont

ils disposent dans l'original en thaï. Outre les nuances de sens selon les temps verbaux choisis, ils peuvent être confrontés à un autre problème : la variation stylistique et individuelle de l'usage des temps verbaux. En effet, dans un même contexte linguistique, les natifs de la langue française ne choisissent pas forcément les mêmes temps verbaux. Le choix peut varier selon leur style personnel, leur interprétation de sens du texte à traduire ainsi que l'effet de style visé. Nous illustrons ce propos en reprenant une partie de l'exemple cité plus haut :

Texte original :

“หลังจากผ่านมามาจนถึงวันนี้ เขารู้สึกคล้าย
โล่งอกที่ได้ขจัดอะไรบางอย่างในใจ” (นิคม รายยาว,
๒๕๔๗: ๑๐๕)

Traduction n°1 :

« Depuis ce jour, il s'était senti soulagé
d'avoir pu se libérer de certaines choses qu'il
avait sur le cœur. » (*Florilège de la littérature
thaïlandaise*, 1988: 374)

Traduction n°2 :

« A compter de ce jour, il se sentit
soulagé de s'être débarrassé d'un si gros poids
dans le cœur. » (*Berges hautes, troncs lourds*,
1995: 78)

Traduction n°3 :

« De ce premier jour à aujourd'hui,
Cam-ngai s'était débarrassé de bien des
choses dans son cœur et il se sentait comme
soulagé. » (*L'empaillleur de rêves*, 1998: 75)
Leverbe « se sentir » est employé dans les
trois traductions mais il est conjugué à trois
temps verbaux différents (traduction n°1 au
plus que parfait, traduction n°2 au passé
simple et traduction n°3 à l'imparfait). Par
ailleurs, les traducteurs des trois traductions
n'ont pas fait le même choix en ce qui
concerne les expressions de temps (« Depuis
ce jour », « A compter de ce jour » et « De ce
premier jour à aujourd'hui »). Dans le cas où

plusieurs francophones natifs sont consultés
pour un même travail de traduction, il n'est
pas rare que leurs avis sur le choix des temps
verbaux et des expressions de temps diffèrent.
Une discussion voire un débat houleux est
souvent nécessaire pour aboutir à la décision
finale.

L'emploi des emprunts

L'emprunt est un des moyens
couramment utilisés pour traiter les mots
spécifiques à une culture mais sans termes
correspondants dans la langue d'arrivée.
L'emprunt peut aider à préserver la réalité
extralinguistique de l'original, apporte de
l'exotisme, du dépaysement ou de la
connivence. Cependant, le traducteur doit en
faire un dosage mesuré : trop nombreux, les
emprunts peuvent gêner à la compréhension.
La réussite de leur emploi dans la traduction
dépend en partie du degré de connaissance
des lecteurs. Observons les effets de ces deux
traductions (exemple fabriqué) :

Texte original :

เขานั่งรถตุ๊ก ๆ เข้าไปในซอยนั้น เขาบอกให้
คนขับจอดหน้าวัดเก่าแห่งหนึ่ง เขาให้เงินคนขับ
คนขับยื่นเงินทอนให้เขา แต่เขาไม่รับ เขาบอกคนขับ
ว่า “ไม่เป็นไร”

Traduction n°1 :

Il a pris un taxi-tricycle pour entrer dans
la ruelle. Il a dit au chauffeur de s'arrêter
devant un vieux temple. Il a donné l'argent
au chauffeur. Celui-ci lui a tendu la monnaie
mais il ne l'a pas prise. Il a dit au chauffeur :
« Gardez tout. ».

Traduction n°2 :

Il a pris un *touktouk* pour entrer dans le
soi. Il a dit au chauffeur de s'arrêter devant
un vieux *wat*. Il a donné l'argent au chauffeur.
Celui-ci lui a tendu la monnaie mais il ne
l'a pas prise. Il a dit au chauffeur : « *Mai pen
rai* ».

Pour les Français qui ne connaissent pas bien la Thaïlande, les emprunts de la traduction n°2 peuvent gêner la compréhension mais ceux qui sont connaisseurs de la culture thaïe préféreraient probablement cette version. Certains lecteurs peuvent aussi apprécier les emprunts même s'ils ne comprennent pas tout. Certains autres peuvent au contraire trouver que les termes « taxi-tricycle » et « temple » en français sont déjà exotiques. Il faut bien peser entre le confort de la lecture et l'inconfort de l'aventure. Un nombre trop grand d'emprunts à des langues étrangères peut perturber les lecteurs mais lorsqu'il y en a trop peu, le texte peut perdre de son charme.

Un des moyens souvent utilisés pour introduire les emprunts sans avoir à faire des notes de bas de page (que certains trouvent gênantes à la lecture) est celui d'ajouter des éléments explicatifs, par exemple, « Il a pris un *touktouk*, espèce de taxi tricycle à moteur » (exemple fabriqué). Là aussi, la qualité du dosage est importante. Ces explications peuvent devenir indigestes si elles sont en trop grande quantité. Lorsque le texte lui-même permet déjà la compréhension, il n'est pas nécessaire de l'alourdir en ajoutant des éléments explicatifs. Dans l'exemple ci-dessus, le mot « chauffeur » aide à deviner que le *touktouk* est un moyen de transport, une sorte de taxi.

L'emploi des emprunts est fréquent dans les romans ou dans la littérature de voyage. Dans les documents de type informationnel comme les articles de journaux en français, les emprunts du thaï sont plus rares à l'exception des journaux ou magazines publiés pour les francophones résidents en Thaïlande (*Gavroche*, *Le Petit Journal*, *Paris Phuket*, etc.) où justement, la connivence avec les lecteurs connaisseurs de la Thaïlande est généralement recherchée. Pouvoir

comprendre un texte comportant des emprunts en langue étrangère peut procurer au lecteur une certaine satisfaction ou une fierté.

Le recours plus ou moins important à l'emprunt est souvent lié à la volonté ou non de préserver la « saveur exotique », cela dépend du style ou de la tendance du traducteur. Par exemple, l'opposition « sourcier / cibliste », établie par Jean-René Ladamiral pour la première fois en 1983, désigne deux tendances en traduction : l'une privilégie la langue-source, l'autre la langue cible. Et chaque camp a ses arguments. Des oppositions semblables existent depuis fort longtemps dans le monde de la traduction : « équivalence formelle / équivalence dynamique » de Nida, « verres colorés / verres transparents » de Mounin et bien d'autres (Ladamiral, 2014). Ce débat passionnant est toujours très vif.

Le traitement orthographique des noms propres et des emprunts

Nul système de romanisation ne peut aboutir à une notation des mots thaïs en alphabet latin qui permettrait aux lecteurs de retrouver la prononciation exacte en thaï. Dans la traduction thaï-français, le problème de la romanisation concerne surtout les noms propres et les emprunts du thaï. Plusieurs systèmes ont été élaborés pour transcrire les noms propres ou les termes d'origine thaïe en caractères latins. Par exemple, le nom officiel en alphabet latin de l'aéroport Suvarnabhumi (ท่าอากาศยานสุวรรณภูมิ) et celui du district Suwannaphum (อำเภอสุวรรณภูมิ จังหวัดร้อยเอ็ด) sont deux romanisations officielles différentes, « Suvarnabhumi » et « Suwannaphum », d'une même graphie thaïe.

L'Institut royal de Thaïlande a élaboré des principes de transcription (RTGS) censés

être utilisés par tous comme norme officielle. Mais un grand nombre de Thaïlandais transcrivent intuitivement leurs prénoms en alphabet latin sans savoir qu'il existe ces principes officiels. De ce fait, un même prénom thaï peut être transcrit de multiples façons. Le prénom ขนิษฐา, par exemple, peut se trouver avec les orthographes suivantes en lettres latines : Kanita, Kanitta, Kanittha ou Khanittha. Ces orthographes sont toutes officielles car utilisées dans les documents administratifs par les « porteuses » de ce prénom. La plupart du temps, en Thaïlande, c'est la personne elle-même qui décide de l'orthographe en alphabet latin de son nom et de son prénom.

Il convient donc au traducteur de chercher l'orthographe officielle des noms et prénoms des personnes et non de les transcrire délibérément selon tel ou tel principe. Avec Internet, la recherche de l'orthographe des noms et prénoms notamment ceux des célébrités est une affaire de quelques minutes. Il en va de même pour les autres noms propres tels que le nom d'une université, d'un hôpital ou d'une entreprise, il est recommandé d'utiliser l'orthographe telle qu'employée officiellement par les organismes eux-mêmes. De nos jours, la plupart des organismes ou institutions ont leur site officiel.

Néanmoins, il arrive des cas où les traducteurs doivent décider eux-mêmes de la transcription des termes thaïs en alphabet latin, par exemple, les prénoms des personnages des romans. Ainsi, selon les traducteurs, l'orthographe en lettres latines du même prénom peut varier, par exemple dans le roman ตีลังสูง ซุงหนัก que nous avons cité plus haut comme exemple, le prénom มะจัน est romanisé « Matchan » dans la traduction de Toureille-Lichtenstein et « Madjane » dans celle de Marcel Barang.

Les moyens de traiter les noms propres dans la traduction thaï-français sont multiples. Un nom propre peut être transcrit, translittéré ou traduit. Par exemple, dans la version française des films chinois, la majorité des noms des personnages sont traduits car ils indiquent la personnalité ou des traits identitaires des personnages qui les portent. *Lame Brisée*, *Flocon de Neige* et *Ciel Étoilé* sont, dans la version française, les noms des personnages du film *Hero*, film chinois réalisé par Zhang Yimou, sorti en 2002. Dans la nouvelle *La flûte de paddy*, traduction publiée avec son original en thaï ปี่ซังข้าวน้อย (เนาวรัตน์ พงษ์ไพบูลย์, ๒๕๔๓), Frédéric Debono, le traducteur, a choisi de traduire le prénom de certains personnages au lieu de les romaniser, il s'agit des prénoms « Midi » et « Tambour » car il existe dans le roman un passage qui parle de la signification de ces prénoms alors que ceux des autres personnages dans la même histoire sont tout simplement romanisés.

Certains noms propres thaïs peuvent avoir des appellations spécifiques en langues étrangères, par exemple, la capitale de la Thaïlande est appelée Bangkok dans la plupart des langues étrangères notamment occidentales alors qu'elle est appelée Krungthep par les Thaïlandais. « Le temple de marbre » n'est pas non plus la traduction de Wat Benchamabopitr tandis que « le temple de l'aurore » ou « de l'aube » est la traduction de Wat Arun.

Les règles typographiques du thaï et celles du français ont peu de points en commun. Comme nous l'avons dit plus haut, dans les deux langues, les espaces n'ont pas la même fonction. Et même si certains signes de ponctuation existent dans les deux langues, ils ne sont pas forcément utilisés de la même façon. Dans une traduction thaï-français, le

système typographique est souvent à repenser. Les lettres majuscules n'existent pas en thaï alors qu'en français, leur usage est abondant et varié. Par ailleurs, la pratique linguistique évolue avec le temps. Le « u » du mot « université » suivi du nom de celle-ci est en minuscule selon les règles typographiques de l'Imprimerie nationale de France, de ce fait, en France, il faut en principe écrire l'université Paris Descartes, l'université de Caen Normandie, l'université Nice Sophia Antipolis. Mais de nos jours, dans un grand nombre de sites officiels des universités, le mot « université » suivi du nom propre porte un « U » majuscule. À titre d'exemples, dans le site de l'université Paris Descartes (<http://www.parisdescartes.fr>, consulté le 24 janvier 2016 à 22h), coexistent les deux pratiques (« l'Université Paris Descartes » et « l'université Paris Descartes »). De nombreux organismes ne suivent plus cette règle pour diverses raisons : l'influence de l'anglais, les pratiques différentes au sein de la communauté francophone selon les pays, etc. Se référer directement aux documents officiels authentiques pour vérifier l'orthographe usuelle exacte des organismes ne suffit parfois pas à décider entre deux typographies.

La qualité esthétique et stylistique

Dans le travail de traduction, l'exigence esthétique varie selon les types de textes. Mais même lorsqu'il s'agit d'un texte de type informationnel, le traducteur se doit de faire ce qu'il peut pour rendre la lecture agréable. Les phrases doivent être bien formulées, la lecture à haute voix de la traduction peut aider le traducteur à se rendre compte des problèmes de l'esthétique des sons et de la mélodie des phrases. C'est en partie pour une raison esthétique par exemple que lors de

la traduction d'un texte sur la crémation d'un membre de la famille royale, le terme « pavillon crématoire » a été choisi au lieu du terme « crématorium ». Le traducteur doit savoir anticiper la perception du texte traduit par les lecteurs. Néanmoins, cet aspect esthétique doit être pris en considération en rapport avec le style du texte. Il ne s'agit pas, par exemple, de transformer un formulaire administratif en œuvre littéraire.

La prise en compte de la dimension culturelle

Un terme thaï n'a pas toujours son terme correspondant en français. Ceux qui vivent en Thaïlande ne sont évidemment pas entourés des mêmes objets, idées, croyances ou pratiques culturelles que ceux qui vivent en France. En ce qui concerne les termes « culturellement marqués », plusieurs moyens sont disponibles pour les traiter : l'adaptation, l'ajout de l'explication, etc.

Le domaine culinaire illustre bien l'écart culturel. Les termes แกงเขียวหวาน ou แกงมัสมั่น n'ont pas de termes correspondants exacts en français. Les emprunts peuvent être une solution pour préserver la référence extralinguistique mais les termes empruntés *kaeng khiaowan* ou *kaeng matsaman* sont opaques aux francophones non habitués à la cuisine thaïe ou à la langue thaïe. Le recours à des mots génériques comme curry peut guider leur compréhension. En effet, les termes « curry vert » ou « curry *khiaowan* » pour แกงเขียวหวาน et « curry *matsaman* » ou « curry *musulman* » pour แกงมัสมั่น sont fréquemment utilisés.

Les faits culturels à prendre en compte dans le travail de traduction thaï-français sont en grand nombre : la datation (un écart de 543 ans pour une conversion de l'année

bouddhique en année chrétienne), les registres de langues, le vocabulaire spécifique, les métaphores, les habitudes culturelles (mots de politesse, mots pour saluer, titres, désignations, etc.). Un exemple illustre bien la difficulté due à la différence culturelle. Nous avons demandé à quelques étudiants inscrits dans le cours de traduction thaï-français en Master de traduction à l'université Thammasat de traduire la phrase ศูนย์การเรียนรู้ ย้ายสถานที่ตั้งมาเป็นชั้น ๑ อาคารศิลปศาสตร์ ๓ ชั้น. La première proposition a été la suivante : « Le centre d'apprentissage est déplacé au rez-de-chaussée de l'immeuble à trois étages de la faculté des Arts libéraux ». Or, en français courant, le rez-de-chaussée correspond au premier niveau, le premier étage correspond au deuxième niveau, ce qui n'est pas le cas en thaï où le rez-de-chaussée est appelé le « premier niveau ou étage ». Il ne s'agissait donc pas d'un immeuble à trois étages mais à deux étages. Cependant, l'idée de mettre « immeuble à deux étages » contrariait certains car l'identité même de cet immeuble réside dans le fait qu'il a trois niveaux, ce trait sert à distinguer celui-ci de l'immeuble mitoyen appelé communément ตึก ๘ ชั้น (« immeuble à huit niveaux »). La décision a été celle de mettre le mot « niveau » à la place de « étage » pour permettre de garder le nombre « trois ». La traduction finale de ce passage est devenue donc la suivante : « Le centre d'apprentissage est déplacé au rez-de-chaussée de l'immeuble à trois niveaux de la faculté des Arts libéraux ». Certains contesteront certainement cette traduction car il est vrai que dans une situation de communication réelle, un Français natif dira plus naturellement un « immeuble à deux étages » plutôt qu'un « immeuble à trois niveaux ». Mais dans un certain nombre de sites des agences immobilières francophones,

le mot « niveau » est maintenant parfois employé à la place du mot « étage ».

Conclusion

En ce qui concerne la traduction vers une langue étrangère dans un but pratique et utilitaire, certains disent que ce n'est pas la qualité mais plutôt l'acceptabilité qui est visée. Si la traduction arrive à répondre au besoin du commanditaire, elle atteint donc son but et peut être considérée comme acceptable. Par exemple, la traduction d'une recette de cuisine mal rédigée peut être estimée comme acceptable si elle permet au cuisinier de comprendre exactement les étapes de préparation. Les connaissances préalables des lecteurs jouent un grand rôle dans l'exigence de la qualité de la traduction. Un expert comprend en général une traduction dont le contenu concerne son domaine même si cette traduction comporte des phrases mal formulées ou des erreurs linguistiques.

Pour résoudre les problèmes dans la traduction thaï-français, il n'y a généralement pas de formule toute faite : « [...] nul énoncé de longueur non trivial n'a de traduction unique. Tout énoncé compte une foule innombrable de traductions acceptables. » (Bellos, 2012: 16). Au cours de l'activité de traduction, le traducteur est confronté à ces possibilités innombrables, il doit choisir celle qui lui paraît la plus adéquate en fonction de plusieurs paramètres : effet de sens, contexte, style, usage de la traduction, etc. La clé de la réussite en traduction peut se résumer simplement à une bonne compréhension et une bonne réexpression. Mais bien comprendre l'original et bien rédiger la traduction, c'est un art.



Bibliographie

- นิคม รายยวา. *ตลิ่งสูง ชุงหนัก*. กรุงเทพฯ: หนังสือรูปรวี, ๒๕๔๗ (ตีพิมพ์ครั้งแรก พ.ศ. ๒๕๒๗).
- เนาวรัตน์ พงษ์ไพบูลย์. *ปั้งข้าวน้อย*. กรุงเทพฯ: ห้องสมุดคุณยาย, ๒๕๔๓.
- Bellos, David. *Le poisson et le bananier. Une histoire fabuleuse de la traduction*. Traduit par Daniel Loayza. Paris: Flammarion, 2012.
- Delouche, Gilles. *Méthode de thaï volume I*. Paris: l'Asiathèque, coll. « Langues-INALCO », 2009 (première édition 1994).
- Fouquet, Gérard. “La traduction en équipe du thaï vers le français.” dans *Autour de la nouvelle*, Club Nouvelle. Bangkok: Acme Printing, 1994 : 309-313.
- Imprimerie nationale. *Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale*. Paris: Imprimerie nationale, 2002.
- Ladmiral, Jean-René. *Sourcier ou cibliste*. Paris: Les Belles Lettres, coll. « Traductologiques », 2014.
- Lederer, Marianne. *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*. Paris: Hachette, coll. « F », 1994.
- Rayawa, Nikom. *Berges hautes, troncs lourdes*. Traduit par Jean P.A. Toureille-Lichtenstein. Bangkok: Roobrawi Books, 1995.
- . *L'empailleur de rêves*. Traduit par Marcel Barang. Paris: éditions de l'Aube, 1998.
- . “Pentes raides, troncs lourds.” Traduit par Achara Chotibut et Jean-Claude Neveu. dans *Florilège de la littérature thaïlandaise*, Christian Pellaumail (coordinateur du projet). Bangkok: Duangkamol, 1988.
- Senawong, Pornpimol. *Les liens qui unissent les Thaïs. Coutumes et culture*. Traduit par Valérie Saillard et Sodchuen Chaiprasathna. Bangkok: Section de français, Faculté d'Archéologie, Université Silpakorn, 2007.

